

Avant-propos

Le mot « essai » remonte au xvi^e siècle et nous le devons à Michel de Montaigne : « Ouvrage littéraire en prose, de facture très libre, traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas ou réunissant des articles divers. »

Les lecteurs auront vite constaté que les textes qui suivent correspondent assez bien à cette définition, avec une nuance qui, je l'espère, retiendra leur intérêt. Arrivé au stade où l'on se penche sur son passé, je n'ai pas hésité à faire appel à mon vécu, pour reprendre l'expression consacrée. Mais ici, le mot est en deçà de la réalité, car l'approche est beaucoup plus personnelle et tient souvent du témoignage. Tous les thèmes abordés m'habitent depuis longtemps et, quel que soit l'angle, ils partent de l'intérieur, sont envisagés avec « les yeux du cœur »...

Une passion m'a habité depuis toujours, sans jamais faiblir au fil des ans : c'est mon attachement à la langue française, de facture européenne ou acclimatée à notre environnement nord-américain, et dans toutes ses manifestations. C'est pourquoi j'ai commencé par une démonstration : les littéraires ont ce pouvoir d'imprégner de leur présence les maisons subtilement hantées, tels Chateaubriand ou Yourcenar. Je présente ensuite une galerie d'auteurs côtoyés dans les milieux universitaires, non à la manière d'un collage de notices biographiques, mais sous forme de collection d'estampes impressionnistes, dans le contexte même de ces rencontres.

Dans un registre différent, je propose une réflexion sur la nécessaire solitude, en faisant appel à des témoignages venus

de tous les horizons. Au centre de ce chapitre, on trouvera un développement sur la nature et le règne végétal, dont la contemplation quotidienne réussit à contrer l'usure qui n'épargne rien ni personne.

Pour parler des mots, du vocabulaire, sujets qui me tiennent particulièrement à cœur, je fais défiler une cohorte de personnages étalée sur cent cinquante ans, souvent des linguistes avant la lettre, qui ont en commun de s'être donné la mission de combattre nos fautes de français. Plus loin, je m'y risque à mon tour, mais en déplaçant mon point d'observation à notre époque et sur une période de vingt-quatre heures à Montréal, avec un ton plus badin cette fois. Les mots peuvent encore être une source inépuisable de plaisirs, qu'il s'agisse des simples mots croisés du matin avec le journal replié à la bonne page à côté de sa tasse de café, ou mieux encore savourés grâce à ces mots d'histoire, quand ce ne sont pas des histoires de mots, tout aussi captivantes.

La langue française territorialisée en Amérique du Nord, avec toutes ses variantes, j'ai aimé l'écouter sur place au cours de mes voyages, une première fois à l'occasion d'une expédition avec les scouts de Nicolet au mois d'août 1961, quand nous étions tous Canadiens français, à Saint-Boniface, au Manitoba. Un voyage initiatique raconté avec des évocations des mêmes lieux revisités plus tard au fil des ans, dans le genre « retour vers le futur ». L'Amérique française, cet incomparable champ d'observation d'innombrables variantes régionales, de tous les niveaux de métissages linguistiques et littéraires possibles, je m'y suis toujours intéressé avec passion. C'est d'ailleurs ce qui m'a permis d'aborder le phénomène Lisa LeBlanc, chanteuse acadienne, sous un angle moins émotif, en faisant intervenir des notions de sociolinguistique et de stylistique.

Finalemant, dans le dernier chapitre, j'évoque à grands traits les étapes de l'implantation et de l'enracinement du français dans ce sol natal de nos aïeux, pour conclure avec une réflexion sur le temps, avant de quitter ces lieux.

J. T.